

621, 3

[La Peau de pou]

Un vieux roi veuf avec une petite fille. Il ne voulut pas d'une nourrice. Il la nourrit au biberon, ne voulut pas du sang d'une autre. Il chassait ; il voit une bête comme il n'en avait pas¹ vu, tire, lui casse une jambe. C'était un pou. Il l'apporte, dit à la nourrice :

— Voilà un pou ; nous allons l'engraisser et quand ma fille sera mariable, je la donnerai à celui qui devinera quelle peau. Ne le dites pas ou je vous tuerai !

[.....]

[La princesse] aimait un prince, le comte de Valanceron qui l'aimait.

— Mon prince, votre pou est très gras, il veut me manger².

Ils le tuent et gardent la peau. [Le roi] fait avertir tous les prétendants pour un jour fixé. Le comte de Valanceron le sachant [est] désolé. Il en vint beaucoup. Le comte va vers la cuisinière.

— Je me rends à vous. Quelle peau ?

— Je ne peux pas le dire.

Il la décide.

— C'est un pou.

Il s'en va, trouve un gagne-petit.

— Où allez-vous ?

— Je vais dire la peau.

— Voulez-vous me donner vos effets pour les miens, mon cheval et cent écus ?

Les voilà changés. Il arrive à la cour, déguisé et dissimulant son langage. Il avance, regarde, tâte la peau.

— C'est la peau du diable !... C'est pas la peau d'un âne... [2] Pas un bœuf... C'est la peau d'un pou.

Grande rumeur ! On va le dire à la fille, au roi. Désolés.

— Qu'on emmène la fille avec son chaudronnier !

— Adieu ma maison, mon père ! Que vais-je devenir ?

Ils s'en vont en voiture avec le cocher, le gagne-petit derrière. Dans les bois, elle demande au cocher :

— À qui ces bois ?

— À M. le comte de Valanceron.

— Ah ! pauvre comte que mon père a refusé ! Faut-il qu'un mauvais gagne-petit m'emmène ?

— *Allons, ma belle, allons
Le pain de la malette est bon³.*

Un peu plus loin :

— À qui ces bœufs de l'*embauche* ?

[.....]

Un peu plus loin :

¹ = *jamais*.

² *Début incohérent.*

³ *Cette formulette fait partie du relevé de M., Ms 55/8. Voir Table des formulettes.*

— À qui ce château ?

— À M. de Valenceron.

Le gagne-petit dit :

— Arrêtez, je vas aller chez M. le comte de Valenceron à raccomoder les chaudières et Mademoiselle va venir avec moi tirer le soufflet.

— Non.

— Si.

Il prend au plus court, arrive, il dit à ses gens :

— C'est la princesse. Amenez-la !

On l'emporte de force chez le comte.

— Que dira-t-il ?

— Il est absent.

On lui sert à manger.

— Il faut maintenant coucher ici, dans le lit de M. de Valenceron.

On l'en oblige. Le comte arrive, aussitôt couchée.

— Que cela veut dire ? Mon lit est occupé !

— C'est moi, par force.

— Tant mieux ! Et votre chaudronnier ?

— Ah ! je ne l'ai pas vu, [cette] canaille.

— Permettez de vous embrasser ?

— Non. Je suis mariée !

— Consolez-vous. C'est moi !

Recueilli en octobre 1886 à La Machine auprès de la mère Louise Gautier, [Louise Pougaud], née à Isenay en 1818, [É. C. : Jeanne Pougaud, née le 28/05/1816 à Isenay, mariée le 23/11/1856 à La Machine avec Louis Gauthier, journalier lors de son mariage, puis mineur, décédé le 23/02/1886 ; et décédée le 18/07/1891 à La Machine]. S. t.⁴. Arch., Ms 55/1, Cahier La Machine, p. 5-6.

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, II, n° 3, version B, p. 532.

⁴ P. Delarue a noté sur la fiche ATP : Le Pou géant.